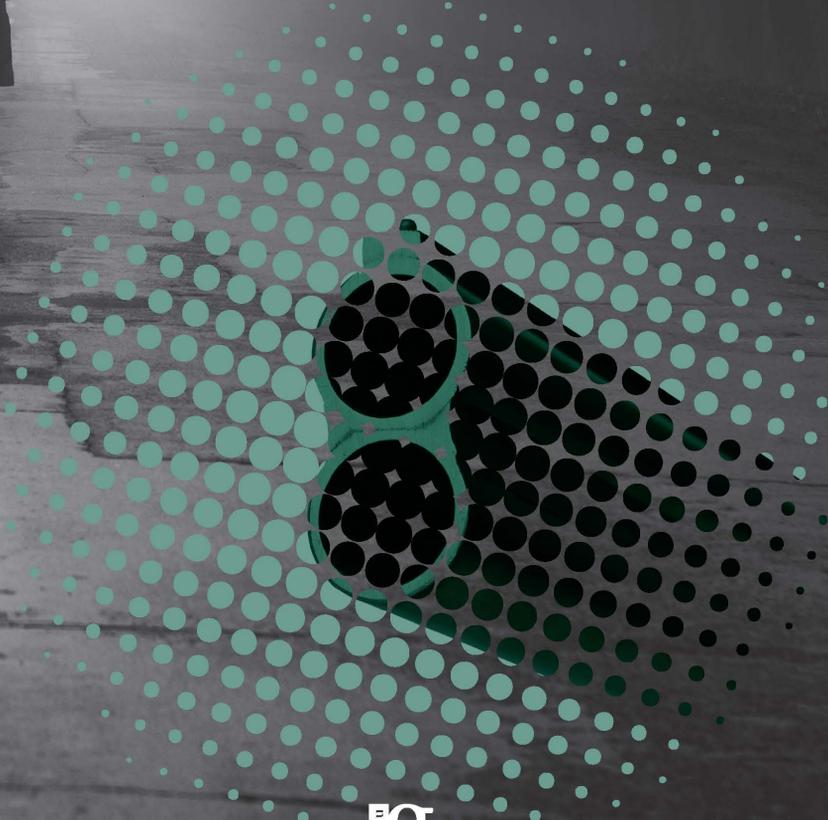


Sarah Bordy

NOS ÂMES *sombres*



éditions du
gros
Caillou

Sarah Bordy

NOS ÂMES SOMBRES

Roman

éditions du
Gros
Caillou

*On dit d'un fleuve emportant tout
qu'il est violent, mais on ne dit jamais rien
de la violence des rives qui l'enserrent.*

Bertolt Brecht

Prologue

M. Grasset s'arrêta pour examiner une ornière, mais ce n'était que de la mousse. Il se détourna et reprit son chemin.

Autour de lui, des frênes et des aubépines élançaient leurs branches centenaires au-dessus du ruisseau bouillonnant. Sur la rive, de jeunes noisetiers projetaient avec vigueur leurs feuilles rougissantes dans la canopée. On distinguait, à quelques mètres du cours d'eau, d'épaisses sapinières qui remplaçaient les feuillus et semblaient courir sur le flanc de la montagne jusqu'à la route située plus haut. L'entrelacs végétal masquait totalement le ciel, et on n'entendait que le clapotis de l'eau et le chant des oiseaux. Des lichens grisâtres recouvraient le tronc des arbres. L'après-midi touchait à sa fin et la lumière déclinait.

Chaussé de bottes en caoutchouc, il remontait le lit du ruisseau, luttant contre le courant, prenant appui sur les pierres plates qui parsemaient le fond. Ses pas étaient mesurés et prudents. Il portait un imperméable kaki qui lui descendait jusqu'aux genoux. Une vieille casquette à carreaux dissimulait ses cheveux blancs et une partie de son front ridé. Il transportait avec précaution un panier en osier dans lequel reposaient trois gros cèpes de la taille d'un poing. C'étaient probablement les derniers de la saison : on était à la fin du mois d'octobre.

Il fit une pause pour reprendre son souffle, avant de poursuivre son chemin.

— Qu'est-ce que...

Il plissa les yeux, distinguant à travers les feuillages quelque chose d'inhabituel. Sur la rive, à quelques mètres en amont, une tache de couleur beige se détachait sur les nuances brunes et vertes de la forêt. M. Grasset se pencha pour apercevoir l'objet de sa curiosité, prenant appui sur un tronc frêle qui tangua sous son poids, mais la chose était dissimulée par un épais tapis de mûrier. De mauvaise grâce, il sortit donc du ruisseau et s'approcha avec précaution.

Rapidement, le vieil homme s'aperçut qu'il s'agissait d'un morceau de tissu. Curieux, et puisque c'était de toute façon sur le trajet jusqu'à sa voiture, il s'approcha encore. Il se rendit compte alors qu'un objet long et massif était allongé dans la mousse. Saisi d'un mauvais pressentiment, il avança davantage.

M. Grasset sortit ses lunettes de la poche de son blouson et les chaussa pour y voir clair. Il desserra les ronces : petit à petit, deux jambes appaurent, dont l'une faisait un angle étrange, puis deux bras étalés de chaque côté du corps. L'homme, vêtu d'une chemise beige, reposait face contre terre, l'arrière de son crâne exhibant une chevelure poivre et sel qui bouclait sur sa nuque.

— Ohé.

M. Grasset secoua l'individu du bout du pied. Pas de réaction. Un frisson glacé courut le long de sa colonne vertébrale. Autour de lui, les hullements de la nuit s'éveillaient progressivement. Un coassement sonore émergea dans son dos. L'ombre d'une chauve-souris obscurcit un instant la surface du ruisseau, et il sursauta, mal à l'aise.

— Monsieur. Monsieur. Vous m'entendez ?

Sa voix n'était plus qu'un murmure. L'homme gisait au sol, silencieux.

Du bout du pied, M. Grasset entreprit de retourner le corps inerte. Une ou deux ronces s'accrochèrent au cou de l'inconnu pendant la manœuvre, y traçant des sillons qui ne saignèrent pas. Son visage apparut progressivement dans la pénombre.

M. Grasset ne put retenir un cri.

— Bon Dieu, qu'est-ce que...

Chancelant, il s'éloigna à grand pas et s'assit sur une pierre à proximité. Il vomit sur le tapis de feuilles mortes, puis s'empara en tremblant du téléphone portable que Marthe lui avait donné en cas d'urgence. Par miracle, il avait du réseau.

À côté de lui, le cadavre contemplait la canopée d'un œil vide. Il y avait un trou béant au milieu de son front.

I

1

Le compteur affichait 6 heures du matin lorsque la camionnette tourna autour du rond-point et s'engagea sur le parking de l'*Hyper U*. Les phares balayèrent la zone commerciale avant de s'immobiliser tandis que le véhicule se garait à la hâte. Leurs faisceaux frémissaient, agités par la pluie. L'eau dégoulinait du gigantesque auvent qui couvrait une partie du parking, roulait sur les tôles rouillées et arrosait le goudron en jets puissants. Au-dessus, des oiseaux noirs se tenaient immobiles, alignés sur les fils électriques, leurs silhouettes se détachant nettement sur le ciel blanc. Les nuages enflaient, ternes et chargés, lourds de chaque minute écoulée depuis l'aube.

Un homme sortit du véhicule avec embarras et ouvrit les portières arrière. Il s'empara d'un sac en plastique et vacilla sous le poids. Courbé, il boita jusqu'à la benne toute proche. Ses cheveux gras étaient couverts d'un bonnet miteux et une vieille doudoune bleue lui montait jusqu'au nez, dissimulant son teint couperosé et les croûtes autour de sa bouche. Il ouvrit le sac plastique, se saisit d'une bouteille de rosé vide et la jeta dans la benne. L'objet dégringola en tintant. L'homme se gratta la barbe, remonta son pantalon, recommença.

Soudain, il s'immobilisa, le nez en l'air. Il plissa ses yeux laiteux, comme pour distinguer quelque chose près de l'entrée du magasin,

au fond du parking couvert. Il faisait encore trop sombre pour y voir clair.

— Ohé.

Il se redressa, lâcha son sac et s'approcha.

— Ohé.

Quelque chose bougeait dans le noir. Le vieux Berton fit encore quelques pas, et son visage se trouva dissimulé par l'ombre de l'auvent.

— Y a quelqu'un ?

Ses yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité. Un garçon était assis par terre, adossé contre l'entrée de l'hyper, encombré d'un énorme sac à dos et d'un sac de couchage rangé dans sa housse. C'était un adolescent propre sur lui, perdu au milieu du confort matelassé de ses affaires. D'énormes écouteurs recouvraient ses oreilles. Il semblait sortir tout juste du sommeil.

— Ça va, p'tit ?

— Ouais.

— Tu m'as fait peur.

— Désolé.

— T'as dormi là ?

Le jeune homme était affalé entre une rangée de Caddies et les volets en métal qui dissimulaient l'entrée du magasin. Il baissa ses écouteurs et se frotta les yeux.

— Faut pas dormir là, dit Berton. Y a des gens qui vont arriver.

— J'ai pas dormi là. J'attends ma mère.

Le vieux se gratta le crâne, pensif.

— T'attends depuis combien de temps ?

— Je sais pas. Une heure ou deux. Je me suis endormi.

— Et elle vient pas, ta mère ?

Le gamin avait entrepris de se lever. Il se harnachait de partout, serrant la ceinture de son sac à dos sur sa poitrine, remontant la fermeture Éclair de sa parka. Maintenant qu'il était debout, il était plus grand que Berton, et très maigre. Son visage était anguleux, avec

un début de barbe qui poussait sous son menton et des pommettes saillantes.

— Elle a dû oublier ou je sais pas.

Le gamin jeta à l'averse un regard alarmé.

— Il pleut, là.

— Ouais.

Berton hésita encore.

— Tu vas quand même pas partir à pied ?

Mais le gamin se mettait déjà en route.

— Hé. Tu viens d'où comme ça ?

— J'étais chez ma sœur. Elle vit à Paris. J'ai fait la route de nuit avec un type, en voiture, il m'a laissé là. Ma mère devait me récupérer.

— T'as besoin que je te dépose quelque part ?

Ils traversèrent le parking désert. Berton déverrouilla la camionnette et ouvrit les portières arrière pour que le gamin range son sac à dos. À l'intérieur, il y avait des meubles couverts de draps qui semblaient en piteux état. Après avoir déposé ses affaires, le jeune homme s'installa sur le siège passager et demeura là, regardant la pluie dégouliner sur les vitres. Le tableau de bord indiquait la date du jour : 5 novembre 2009.

Le vieux le rejoignit bientôt, son sac plastique vide à la main. Il le fourra dans le vide-poches.

— Vous êtes antiquaire ?

— Si on veut.

Il mit le contact, passa la première, alluma les phares. Les essuie-glaces automatiques se mirent aussitôt en marche, ainsi que la radio. Berton l'éteignit d'un geste brusque. Il démarra et sortit du parking. On entendait des raclements qui émanaient de l'arrière du véhicule, comme si les meubles se baladaient au gré des virages.

— Je t'emmène où ?

— Rue Casimir-Périer. C'est vers la MJC.

Ils roulèrent un moment en silence, dépassant *Maisons du Monde*, *La Halle aux chaussures*, la *FNAC* flambant neuve. Les parkings

s'étaient sur des centaines de mètres, vides, sinistres. Ils longèrent le stade de football, puis le lotissement voisin. Une pancarte indiquait « Pontarlier, ville fleurie » sur le bas-côté.

Ils dépassèrent le lotissement. Peu à peu, les bâtiments devenaient des immeubles et prenaient des allures de centre-ville.

Le gamin frissonna. L'autre reprit :

— Normalement, faut pas monter avec n'importe qui comme ça. Je dis pas ça pour moi, hein. Mais tu sauras. Faut pas monter avec n'importe qui.

— Ouais.

— J'ai une fille, moi. Donc je sais de quoi je parle.

— Ouais, d'accord.

— Surtout en ce moment. Bon Dieu, tu lis pas le journal ou quoi ?

— Ouais, ouais.

— C'est qui ta mère ? Faut lui dire de plus t'oublier.

Silence.

— C'est qui ?

— Vous connaissez pas. Elle s'appelle Isabelle.

— Isabelle comment ?

— Isabelle Carpentier.

Le vieux ouvrit de grands yeux et se mit à bougonner.

— Quoi ? Vous connaissez ma mère ?

— Si on veut.

— Et vous connaissez mon père ?

— Tout le monde connaît ton père, non ?

Il y eut un autre silence.

— Ton père, c'est mon patron. Et toi, tu t'appelles comment ?

— On m'appelle K.

— K ? Juste K ?

— Ouais.

— La lettre K ?

— Ouais.

Ils se trouvaient désormais dans la rue principale. Les feux tricolores s'égrenaient le long des trottoirs, les boulangeries s'éveillaient. Quelques lève-tôt se pressaient sur les passages piétons, dissimulés sous de larges parapluies. Au fond, on distinguait la silhouette caractéristique de la porte Saint-Pierre, un morceau de rempart en pierre blanche qui faisait la fierté de la ville.

Berton bifurqua. À nouveau, le quartier semblait résidentiel. Deux, trois maisons, des boîtes aux lettres et des portes de garage. Il bifurqua encore.

— Tu m'as dit rue Casimir-Périer ?

— Ouais. Je vous dis quand vous arrêter.

Ils continuèrent un peu. Quelques secondes plus tard, le jeune homme fit un signe. Ils se garèrent devant une vaste maison de ville. Berton coupa le contact et se pencha en avant pour ouvrir la portière au gamin. Il siffla, admiratif.

— Dis donc. Ça, c'est une belle baraque.

Le jeune homme récupéra son sac à dos à l'arrière et revint se poster devant la fenêtre passer. Il se tenait debout à côté de la camionnette, ne sachant que dire, se dandinant d'un pied sur l'autre.

— Dites... Vous la connaissez comment, ma mère ? Bien ?

Berton se redressa d'un coup et se renfrogna. Il gratta sa barbe et tergiversa un moment.

Il finit par répondre :

— Pas si bien.

— Vous la connaissez d'où ?

— Du lycée.

— Vous voulez pas monter prendre un café ?

Le vieux aurait bien voulu dire non. Il était attendu au gymnase, il y avait une classe qui débarquait ce matin et il devait encore dépoussiérer les tapis. Mais il y avait quelque chose dans le regard de ce garçon, quelque chose qui lui faisait penser qu'il ne voulait pas rentrer tout seul dans cette maison.

— Bah, tu sais. Je dois partir au boulot.

— Ça prendra dix minutes. Pour vous remercier du voyage. Maman sera sûrement contente de vous voir.

Berton finit par accepter d'un signe de tête.

Il coupa le contact et descendit de voiture. Ils firent le tour de la maison en hâte. Le gamin sortit un trousseau de clés et en faufila une dans la serrure d'une petite porte à l'arrière.

— Excusez, hein. La serrure de devant bricole un peu.

Ils pénétrèrent dans ce qui ressemblait à un garage. Berton fredonnait pour se donner une contenance, ne sachant trop ce qu'il faisait là. L'odeur de renfermé le saisit à la gorge. Il resta debout, bras ballants, tandis que le gamin enlevait ses chaussures et les abandonnait au milieu du bric-à-brac habituel qui remplit tous les garages, entre un vieil arbre à chat et une tondeuse à gazon.

Enfin, ils montèrent l'escalier. Le jeune homme ouvrit la porte qui donnait sur l'intérieur de la maison. Ils entrèrent.

— Maman ?

Pas de réponse. Un large hall d'entrée décoré d'appliques murales et d'un stratifié flambant neuf ouvrait sur différentes pièces. Les portes larges et vitrées laissaient pénétrer la lumière matinale. On voyait un morceau du salon, où un bar traditionnel en bois massif s'intégrait parfaitement.

— Maman ? C'est un ami à toi qui m'a ramené. Il est monté prendre un café.

Berton regardait partout, mal à l'aise.

— Petit, tu crois pas que je ferais mieux d'y aller ?

— Mais non. Venez, je vous fais visiter.

Ils traversèrent le hall jusqu'à l'entrée du salon et s'immobilisèrent. Au fond de la pièce, près de la baie vitrée, une femme somnolait, affalée sur le canapé. Dans sa main, une cigarette à moitié consommée pendait au-dessus de l'accoudoir en cuir, les cendres s'écrasant molle-

ment sur l'épais tapis beige. Sur l'écran de télévision, une Miss France nouvellement couronnée saluait silencieusement l'assistance.

Berton fit immédiatement demi-tour.

— Non mais je vais vous laisser, là. Ta mère a l'air fatiguée.

Mais déjà, Isabelle Carpentier avait tourné la tête dans leur direction, les yeux gonflés de sommeil. Le gamin appuya sur l'interrupteur, et elle battit des paupières, éblouie.

— C'est toi, K ?

Elle tenta de se redresser sur un coude, mais glissa.

— Qui est avec toi ?

Berton ferma les yeux. Il aurait voulu disparaître.

K avança lentement en direction de sa mère, comme on s'approche d'une personne gravement malade.

— C'est un ami à toi, maman. C'est lui qui m'a ramené.

— Bonjour, Isabelle.

Sa voix était chevrotante. Berton s'éclaircit la gorge. Les yeux rougis d'Isabelle le traversèrent sans le voir.

Le gamin s'empara d'un gros cendrier sur l'étagère et le posa devant sa mère.

— Allez, maman. Mets les cendres là-dedans.

Il la secoua gentiment par l'épaule.

— Tu te souviens de ce monsieur ?

Isabelle semblait totalement dans les vapes. Une bouteille de rhum gisait ouverte sur la table basse, pratiquement vide. Elle demanda d'une petite voix :

— Elle a parlé de moi ?

— Qui ?

— De qui veux-tu que je parle ? Ta sœur. Marie.

— Bah, non, pas spécialement.

— Tu lui as dit pour l'aspirateur ?

K jeta à son invité un regard contrit, comme pour s'excuser. Berton avait plus que jamais envie de s'éclipser. Mais il y avait quelque chose

chez ce gamin. Quelque chose qu'on avait bien poli au fil des années, mais qui ressemblait quand même à du désespoir. Et Berton savait le reconnaître, le désespoir, quand il le croisait quelque part. Sans compter que ça lui faisait bizarre de retrouver Isa après toutes ces années, comme ça, par un de ces hasards qui vous prennent par surprise.

Il consulta sa montre. L'école lui avait dit que les CM1 débarqueraient vers 9 heures. Il avait encore un quart d'heure devant lui.

Berton, c'était pas un mauvais gars.

— Allez, gamin. Je t'aide. On va la mettre au lit. J'essaie de la soulever. Toi, tu t'occupes de ranger un peu ce bordel.

Autour d'eux régnait un véritable capharnaüm. D'autres bouteilles étaient ouvertes sur le bar, leurs bouchons nulle part en vue. De la cendre recouvrait le tapis. Une nappe de fumée froide stagnait dans les airs.

— Merci, monsieur. Désolé pour ça.

Le gamin se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit en grand, secouant les rideaux pour dissiper l'odeur de tabac. L'air frais du matin pénétra dans la pièce.

Berton s'approcha d'Isabelle.

— Allez, Isa. Je sais pas si tu te souviens de moi. Faut te lever.

— Elle est très intelligente, Marie.

— Marie ?

— Ma fille Marie.

— Ah.

— Elle a bien évolué.

— Sûrement.

— Tous les deux, ils sont vraiment très intelligents. C'est une réussite.

— Allez. On se lève.

À côté, le gamin ne savait pas trop quoi faire. Il restait debout devant la fenêtre ouverte et observait Berton. Un peu de pluie s'introduisait dans le salon et éclaboussait les rideaux.

Isabelle Carpentier poussa un grognement et sa tête dodelina sur son épaule. Berton s'approcha, la secoua doucement.

— Allez. Faut aller dormir.

Pas de réponse. Il s'approcha encore, s'efforçant de ne pas trop la dévisager. Elle était toujours aussi belle, sauf qu'elle était trop maigre, presque transparente. Un jean blanc était tendu sur ses hanches étroites, décoré de strass sur les poches arrière, à moitié enseveli sous un plaid Ikea. Quelques mèches décolorées collaient à ses pommettes émaciées.

Berton se pencha pour l'aider. Elle sentait le tabac. Elle se retourna avec difficulté et se cogna la tête sur l'accoudoir du canapé. Visiblement comateuse, elle marmonna :

— T'as vu les miss.

Elle avait la bouche pâteuse.

— Tu te souviens de moi, quand on était au lycée, Pat.

Berton s'immobilisa.

— J'aurais pu devenir mannequin, tu sais.

— Ouais.

— Ça me rend folle. Ces lettres, ça me rend folle.

— Allez, Isa. On y va.

Berton commençait à sentir que la situation lui échappait. K les écoutait, depuis le bout du salon.

— On m'avait proposé.

— Quoi ?

— Les miss. On m'avait proposé.

— Tu m'avais dit.

— J'aurais pu.

— Allez. On va se coucher.

Elle remua encore un peu, puis plus du tout. K tendait le cou pour apercevoir quelque chose. Berton s'approcha encore, inquiet, pour entendre la respiration d'Isabelle. C'est alors qu'il aperçut la boîte de médicaments sur la table basse. Elle était vide.

Alors il comprit.

Il fit signe à K, s'efforçant de conserver son calme.

— Petit, viens là.

Le gamin s'empressa de le rejoindre près du canapé.

— Aide-moi. Faut la soulever. Mets-toi de ce côté.

Ils la saisirent chacun sous une aisselle pour l'extraire du sofa.

— Par là.

Berton jura. Comment s'était-il fourré dans un tel merdier de si bon matin ? Ils boitillèrent jusqu'aux toilettes en traînant Isa sur le carrelage, le gamin ployant sous le poids. Berton ouvrit la porte d'un coup de pied.

Après l'avoir mise à genoux, il lui ouvrit la bouche. Il se tourna vers le jeune homme.

— Faut que tu la fasses vomir.

K lui lança un regard frappé d'horreur.

— Allez, bon Dieu. Remue-toi. Allez.

Le gamin, affichant une moue dégoûtée, enfonça ses doigts dans la gorge de sa mère. Isabelle fut prise d'un réflexe nauséux. Elle rota, et un peu de bile sortit de sa bouche ouverte. Prostrée, elle écartait frénétiquement ses mâchoires au-dessus de la cuvette, ses yeux et son nez mouillés par la nausée.

— Bon Dieu, allez. Allez.

Berton secouait la malade en la tenant par-derrière, les bras autour de son sternum.

— Recommence.

K recommença l'opération en grimaçant. Là encore, l'estomac de sa mère ne rendit presque rien.

— Putain. Isa, tu les as pris il y a combien de temps ?

Pas de réponse. Elle s'endormait, la tête appuyée contre la cuvette, de la salive au coin des lèvres. Berton se redressa, hésitant sur la marche à suivre. Isa s'affaissa davantage, à moitié inconsciente. À côté, le gamin était blanc, immobile et hagard.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Monsieur, qu'est-ce qu'on fait ?

— Putain. Putain.

Berton rajusta son bonnet, luttant contre la panique. Il se baissa et assena à la malade une claque puissante : aucune réaction. Il sortit donc son téléphone portable et composa le 18.

* * *

Tout au bout de la rue principale, là où les constructions se raré-
fiaient, s'élevaient les deux bâtiments mal assortis qui composaient
l'hôpital de Pontarlier. L'un était vétuste et proche du délabrement,
l'autre contemporain, presque futuriste. Ses cloisons toutes de verre
et de peinture blanche s'élançaient comme des flèches à l'assaut de la
rue principale, surplombant les platanes, éclaboussant de leurs néons
les murs ternes de la vieille chapelle.

Le camion des pompiers fit irruption sur le parking des urgences,
gyrophare allumé, et se gara au plus près de l'entrée. La pluie avait
enfin cessé et l'eau s'écoulait le long des trottoirs en rigoles torren-
tielles, charriant les feuilles mortes jusqu'au caniveau. La relève de
jour commençait à arriver tandis que les infirmières de nuit, sur le
départ, émergeaient du service en se frottant les yeux.

Un pompier désabusé descendit du véhicule à reculons, traînant
devant lui le brancard où était étendue la patiente endormie. L'interne
de garde, un jeune médecin blond, sortit du service en courant. Le
col d'un polo Ralph Lauren dépassait de sa blouse. Il avait l'air
déboussolé.

Le pompier traça les grandes lignes d'un air morne :

— Isabelle Carpentier, intoxication médicamenteuse sévère,
tension à 9/6.

L'interne se gratta nerveusement l'oreille. Les tensions basses
l'avaient toujours angoissé.

— Quand est-ce qu'elle les a pris ?

— Difficile à dire. Son fils a pas voulu l'accompagner. Il avait l'air complètement perdu, le pauvre gamin.

Le pompier secoua la tête, l'air morose.

— Vous vous rendez compte.

Autour, l'hôpital s'éveillait. Des voitures dépassaient les urgences à toute allure pour aller s'engouffrer dans le parking souterrain du personnel. L'interne tressaillait de froid. Il avait besoin d'un café.

— On la transfère en réa. Voyez avec eux si on peut encore lui donner du charbon. Et s'il vous plaît, ajouta-t-il, restez discret sur son identité.



Dévoré par l'ambition, Julien Georget, lieutenant de gendarmerie, rêve de faire ses preuves dans une affaire de meurtre qui ébranle la tranquillité de sa petite ville. Son adjoint, Dylan, travaillant sur une autre enquête en apparence anodine, fait resurgir sans le vouloir des mensonges et des secrets jusqu'ici bien gardés. D'autres drames se jouent derrière les façades des belles demeures de la ville. Lycéen brillant mais écrasé par le poids du devoir familial, Kevin retrouve sa mère inanimée après une tentative de suicide. Son père, figure politique locale, est la cible de lettres de menaces et voit sa position compromise.

Au fil des pages se dessinent et se croisent les parcours de ces personnages meurtris par les fantômes du passé, du silence et des non-dits.



Dans ce roman noir, Sarah Bordy décrit avec finesse comment chacun peut se retrouver entraîné à commettre les pires violences. Un premier roman à l'atmosphère aussi sombre que réaliste.

21€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-49420-213-9